

L. M. Dupue 1654

Leudy 27 novembre 1654
a Monsieur de la Roche
Nelle de la Chiffonne

Requis au nom de la Cour de la Rochelle
pour l'execution de la sentence de la Cour de la Rochelle

Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche

Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche

Leudy 27 novembre 1654

Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche



Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche

Monsieur de la Roche

Monsieur de la Roche

Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche
Monsieur de la Roche

PASCAL

DANS LA MÊME COLLECTION

Virgile par Jean Giono.

Hugo par Michel Butor.

Descartes par Paul Valéry.

La Fontaine par Jacques Réda.

MICHEL SCHNEIDER

PASCAL

pages choisies

Les auteurs de ma vie

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016.
ISBN : 978-2-283-03005-9

AVERTISSEMENT

Les recueils des plus belles pages des grands auteurs sont en général faits d'extraits choisis. Rien de tel ici. Ce sont plutôt les morceaux de l'œuvre de Pascal qui, eux, m'ont choisi au fil des ans. Comme tout lecteur, en composant ce volume écrit autour, sur et même en lui, j'ai été forcé au décousu et au désordre. Je les ai longtemps laissés sans les relire. Trop longtemps. « Si on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, dit Pascal, on en est encore tout prévenu, si trop longtemps après, on n'y entre plus. » Avant d'arrêter le contenu de ce Pascal en fragments, j'ai lu *Les pages immortelles de Pascal choisies et expliquées* par François Mauriac, ouvrage publié en 1947 chez le même éditeur que celui du présent livre. Mais, n'étant pas croyant moi-même, et ne pensant pas comme Pascal « qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie », ce portrait d'un héros de la foi chrétienne ne pouvait me servir de modèle. Les subtilités du *Mandement* et les affres de la *Signature* ne sont pas mon partage. Je me sens plus proche de la biographie-essai que Mauriac écrivit en 1931, *Pascal et sa sœur Jacqueline*.

Dans ce portrait émouvant de l'homme Pascal, on voit le biographe partager cette angoisse de l'écrivain : pourquoi écrire – fût-ce sur l'amour, au sens chrétien ou non – plutôt qu'aimer ? Parlant de Jacqueline et de son frère, Gilberte Périer, leur sœur aînée dit : « Leurs cœurs n'étaient qu'un cœur. Jacqueline était la personne que Blaise aimait le plus au monde. » Et Mauriac de compléter : « la seule créature qu'il ait aimée jusqu'à la fin, la seule, peut-être, qui l'ait fait souffrir. »

Mais prendre la voie de la psychologie me semblait aussi difficile que celle de la religion. Je ne pouvais me résoudre à aucun parti théorique ni choisir entre les masques dont Pascal a couvert son visage d'enfant génial et triste, se cachant autant qu'il s'exposait dans les mots écrits, barrés, omis. « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » J'ai finalement choisi de faire le portrait d'une écriture. « Un portrait, écrit-il, porte absence et présence, plaisir et déplaisir. » La graphie du *Mémorial* pourrait être une sorte d'autoportrait griffé. Nue, brûlée, renoncée, on y voit la tragique figure – au sens aussi de visage – de Pascal écrivain. *Mon Pascal*, si j'ose dire, est le portrait d'un auteur et non d'un croyant. D'une présence absente.

Ce choix – ou ce pari – m'a guidé lorsque vint le temps où il fallut couper parmi les coupes, mais, si nécessaires et belles elles me parurent presque toutes, j'avoue avoir alors été tenté de copier l'intégralité des *Pensées*, manquant ainsi le but de toute anthologie : permettre au lecteur de ne pas tout lire d'un auteur. Je résolus de ne garder que celles qui

me parlaient toujours. À moi. De moi. Les « livres de nos vies » – comme pour les amours, on n'en compte à la fin que deux ou trois – sont les *livres sans retour*. Ceux dont on ne revient pas. Pas le même. Pas entier. Non seulement dérouté, mais comme annulé. Ceux qui nous donnent le sentiment étrange d'avoir été devancés dans la connaissance que nous avons de nous-mêmes. Ceux qui animent la trame de nos pensées et de nos émotions comme s'ils s'étaient glissés en nous. Ou bien, à certains moments, comme si au contraire ils nous comprenaient – au sens d'être inclus en eux – et que nous pourrions nous en éloigner mais jamais nous en défaire : « Les meilleurs livres, écrit Pascal, sont ceux que ceux qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire. » Acceptons cette évidence : il n'y a pas de vraies lectures sans qu'on se lise soi-même entre les lignes. Pas de portraits qui ne soient des autoportraits. Fidèles ? Non à ce que nous sommes, ou seulement par accident. Peut-être à ce que nous croyons, ou aurions voulu être. « Quand je lis Pascal, il semble que je me relis. Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme », écrivait en 1805 Stendhal, pourtant si éloigné de sa misère comme de sa grandeur et qui, c'est le moins qu'on puisse dire, ne haïssait pas son moi.

Pascal « auteur de ma vie » ? Non, si l'on donne à cette expression son sens d'engendrement paternel. J'aurais pu être et vivre sans lui, quoique sans doute un peu plus mal. Mais voilà : j'ai vécu avec lui. On me pardonnera d'évoquer deux souvenirs de mes années de formation dans lesquels mon moi, que

je ne hais point, a rencontré la pensée de celui qui s'efforça tant de haïr le sien.

1960, classe de première A', lycée Buffon. Le professeur de français-latin, M. Grenet, nous avait fait travailler tout un trimestre sur l'auteur des *Pensées*. Arrive le jour de l'inspection. Le professeur parle de Pascal et demande qu'un élève expose les grandes lignes de sa pensée. Devant le silence général, il me désigne. Au fond de la classe, je me lève, à moitié endormi pour je ne sais quelle raison, et déroule un commentaire qu'au dire d'un ancien camarade qui m'a rappelé l'anecdote récemment, l'inspecteur et l'inspecté jugèrent brillant. À croire que Pascal était dans la classe et regardait son adolescent lecteur, lui inspirant avec tout son art de persuader des pensées qu'il ne se savait pas avoir pensées. Autre souvenir. Je découvris, bien après sa mort en 1999, que le psychanalyste Didier Anzieu, qui dans les années 1980 avait été mon « analyste contrôleur » et m'avait formé à la clinique et à la théorie psychanalytique, avait été l'un des premiers à donner une édition savante des *Pensées* et avait écrit deux ou trois textes sur lui. Pascal, mon *compagnon secret*, me suit-il comme une ombre, y compris, sans que je le sache, dans les livres que j'ai écrits ? Est-ce lui, *l'auteur de ma vie*, ce vieux jeune homme vêtu de noir qui me ressemblait comme un frère ? Maintenant qu'elle est bien avancée, je reconnais, parmi les écrivains que j'ai aimés, deux « auteurs de ma vie » : Pascal et Proust. Sans Pascal, ma vie n'aurait pas tout à fait été mienne. Sa lecture et sa relecture en ont changé le cours en me ramenant à moi-même inconnu. Je

ne suis pas loin de penser, comme Swann, qu'il faudrait mettre dans le journal quotidien les *Pensées*. En attendant, lisons le recueil de ses plus belles pages comme s'il nous donnait des nouvelles de nous-mêmes.

Mais, si je ressens, le lisant et écrivant sur lui, la sensation amère et pénétrante qu'il a écrit ce que j'aurais dû écrire, je n'ai pas la folie de croire que j'aurais *pu* écrire ce qu'il a écrit, ni *aimé* l'avoir écrit. *Pouvoir* et *aimer* sont avec *savoir*, *croire* et *penser* les verbes qui me serviront ici à rendre présents les fragments de son corps écrit. Non pour lui donner une sépulture de papier et édifier un tombeau littéraire, mais pour me faire une maison de mots où passer ce qui me reste de vie.

PASCAL CONTRE PASCAL

Blaise Pascal, comme tous les jansénistes, refusait de se faire tirer le portrait, mais à sa mort, en 1662, sa sœur, Gilberte Périer, demanda au peintre François Quesnel II, qui l'avait bien connu de son vivant, de le représenter à partir de son masque mortuaire et de ses souvenirs. Regardons ce visage. Les ténèbres lui font un cadre. La face est asymétrique, les arcades et les pommettes saillantes mais secrètement minées. Un front qui médite et des yeux qui rêvent ; le regard doux où se devine un éclat de mépris ; le nez long prolongeant comme une lame usée l'arc volontaire des sourcils ; la bouche avide et dédaigneuse ; des joues creuses que colore un reste de plaisir d'exister ; des lèvres d'enfant gourmand décochant un trait d'ironie amère ; un menton fuyant ravalant tout appétit. Les visages parlent, et disent qui nous sommes sans le savoir nous-même. Il émane de ces traits qui semblent se contredire, et même se combattre, un mélange de curiosité et de lassitude ; une fatigue d'être, mais non de penser. Une froideur raisonneuse cachant une brûlure incalculable. Un détachement du monde enfermant sa superbe au-dedans

de soi comme un trésor dérobé aux envieux. Ce Pascal est à l'image de ce qu'il écrit : un amas de contradictions.

Paradoxe, ou comme il dirait, *contrariété*, la plus criante : de ses jeunes années jusqu'à sa fin précoce, il s'intéressa à tout et s'occupa de tout, sauf de littérature. Les plus belles pages de la prose française ont été écrites par quelqu'un qui ne voulait pas écrire, et qui aurait préféré simplement penser, savoir, pouvoir, croire, aimer. Ces verbes à l'infinitif traceront le parcours de sa vie. Dans sa *Vie de Monsieur Pascal* écrite en 1663, peu de temps après la mort de son frère, Gilberte Périer retrace ses visages successifs. Depuis, on considère que trois Pascal se sont succédé. Le génie scientifique de la jeunesse (1640-1651) ; le mondain de l'âge adulte, lors de ce qu'il a lui-même appelé les *horribles attaches* d'une « période mondaine » (1648-1654) et enfin, après trente ans, le mystique converti des dernières années (1654-1662), quand il eut quitté le monde dont, selon Gilberte, « il avait pris l'air et les manières avec autant d'agrément que s'il y eût été nourri toute sa vie » ; tandis que l'autre sœur, Jacqueline, parle d'un « borbier ». En fait, tout au long de sa vie brève (il mourut à trente-neuf ans), ardemment anti-conciliateur et profondément non réconcilié, Pascal resta multiple et divisé, et d'abord contre lui-même. Philosophe (*L'art de persuader*, 1657), théologien polémiste (*Lettres provinciales*, 1656-1657), croyant mystique (*Mémorial*, 1654), mathématicien (1640-1648, *Traité du triangle arithmétique...*), physicien (1647-1653, *Traité du vide...*), penseur politique (*Discours sur la condition des grands*,

1660), moraliste séculier (*Pensées*, 1658-1662), apologiste de la religion chrétienne (1655-1660, *Mystère de Jésus...*), qui était-il ? Au terme d'un long parcours parmi sa vie et ses écrits, je n'ai pas de réponse et me garderai, comme il dit, de faire l'entendu. Sa vie et son œuvre furent une suite de sauts dans l'inconnaissable. Ce que Sainte-Beuve et les biographes appelleront une conversion. Il y eut un moment où Pascal sembla dire : je ne veux pas savoir, je ne veux que croire. Pouvoir me désole, penser me console. Vivre me tue, aimer me fait être. Mais tout cela reste si mêlé. Au moment même des *Provinciales*, il se complait dans le luxe mondain, et à la mort de Jacqueline, il ne dira autre chose que « Dieu nous fasse la grâce de mourir ainsi chrétiennement » ; puis, à peine un mois après, il reprend ses affaires et signe la convention relative à l'entreprise de carrosses publics dans laquelle il place les fonds que lui a rendus l'abbaye de Port-Royal où elle avait vécu. Pascal est ce qu'il dit de l'homme en général : « un monstre incompréhensible ». Classique et moderne, mystérieux et disert, humble et orgueilleux, enfant et stratège, mondain et reclus, fanatique et incertain, sans crainte et sans espoir, rationnel et déraisonnable, habile et mystique. Scientifique, il est tout *comment*. Croyant, il n'est qu'un *pourquoi*. Cherchant toujours la raison des effets mais incapable de déduire les effets des raisons, il est celui par qui arrive le scandale. Scandale de ne pas savoir si l'on croit ou si l'on croit que l'on croit, scandale de ne pas savoir et de croire, scandale de rester dans la nuit de la passion quand la raison vous appelle au jour. Scandale de

penser, et encore plus, de ne pas penser. Scandale d'exister et de n'être pas. Il aime les excès, les contraires, les extrêmes, jusqu'à l'oxymore : « Infini rien », c'est le titre d'un fragment. Il vous perd avec de perpétuels renversements du pour et du contre. Non qu'il ne sache pas que penser ou quel parti prendre. Il pense la contrariété du réel, et c'est nous qui n'avons pas la force de fixer ce partage d'ombre et de clarté, de bonheur et de malheur, de grandeur et de bassesse, de proche et de lointain, de présence et d'absence. De sens et de non-sens, comme dans cette formule, étonnante pour un mathématicien : « La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité. » Un infini serait-il moins infini qu'un autre ? Il séduit mais jamais ne divertit ; fascine sans cesser d'inquiéter. Son zèle est celui de l'inquisiteur plus que de l'apôtre, et sa solitude reste monstrueuse quoi que l'on fasse pour lui tenir compagnie. On peut haïr sa haine du désir, mais reconnaître que c'est encore un désir que de désirer ne plus désirer. On peut le fuir, non l'ignorer ; l'écouter, pas l'aimer. Cela lui eût convenu, sans doute, lui qui ne redoutait rien tant que d'avoir des amis ou des suiveurs. Mais comment le suivre, n'espérant jamais trouver un milieu et plus encore un juste milieu, et portant sa croix jusqu'au bout de la nuit sur la voie où le menait sa passion des contraires inconciliables et des logiques fatales ? Comment penser, avec lui, que la joie et la détresse, l'angoisse et la paix, le déchirement et le ravissement sont une même chose ? Comment comprendre que l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie s'opposent moins

qu'ils n'interfèrent et ne s'allient, que ce soit dans la pensée ou dans l'amour ? Semant par des chemins de traverse le lecteur qui cherche un itinéraire rectiligne et ascendant, Pascal est engagé dans un incessant jeu de cache-cache. Comme avec Dieu, le Grand Lecteur, à qui il fait dire : « Console-toi. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé. »

Mais derrière les visages – ou les masques – une identité se dessine, et ce serait méconnaître l'unité d'une vie et d'une œuvre que de voir seulement les contradictions qui les parcourent. Presque toujours dans l'écriture de Pascal, un sujet d'étude scientifique rencontre une préoccupation religieuse et traverse au passage une angoisse personnelle. En 1640, à dix-sept ans, son premier écrit, *l'Essai sur les coniques*, dont il ne reste que les premières pages, n'était qu'en apparence un ouvrage de géométrie. Reprenant les idées de Desargues et découvrant le théorème de l'hexagramme mystique, il y parle de Dieu entre les lignes. Il est impossible de diviser Pascal et son œuvre en registres – ou, aurait-il dit, en *ordres*, logique, psychologique ou chronologique. La période mathématique de sa vie ne se clôt pas avec la mondanité. Elle continue jusqu'à la fin, quand, après la nuit de feu du *Mémorial* (23 novembre 1654), reclus en dévotions à Port-Royal, il reprendra ses écrits sur la cycloïde et lancera un défi à tous les savants d'Europe. D'un même mouvement, Pascal recourt aux mathématiques et à la notion de moyenne harmonique entre les extrêmes, apprise de l'Académie Mersenne, pour l'appliquer successivement au calcul des probabilités, à la condition des grands

et à la nature humaine. Ou encore, lorsqu'il dit que pour juger d'une œuvre, la sienne, écrite, ou celle d'un peintre, regardée, mieux vaut n'être ni trop près ni trop loin, est-ce le géomètre qui parle, le littérateur, le moraliste ou le mystique aveuglé par la création de Dieu qui a jeté sa créature entre deux infinis inconnaissables ? Est-ce de l'univers physique ou de Dieu qu'il s'agit, quand il décrit « Le mouvement infini, point qui remplit tout [et] le mouvement en repos. Infini sans quantité, indivisible et infini » ? Et n'est-ce pas en mathématicien qu'il calcule le salut par la foi (le pari) ou qu'il probabilise l'amour (*Lettres à Mademoiselle de Roannez, Discours sur les passions de l'amour*) ? À l'inverse, les *Nouveaux éléments de géométrie* publiés en 1667 sous le nom d'Antoine Arnauld, mais sans doute écrits par Pascal lui-même, et dont l'appendice était consacré au problème des carrés magiques, laissent transparaître ses conceptions du salut et de la grâce. Où trouver le vrai Pascal ? Dans telle pensée d'amertume et de joie mêlées : « Je ne crains rien, je n'espère rien » ; ou dans sa formule de la récurrence $n^2 + 2n + 1 = (n + 1)^2$? Dans le serviteur d'une foi déliée de tout appareil religieux ; ou dans le donneur de leçons théologiques au nom du seul pouvoir de l'intelligence ? Dans l'humble auteur qui dit avoir écrit ses pensées sans ordre et marqué son objet par le désordre même ; ou dans le combattant qui tel un prédicateur met toute la puissance de sa logique et les ressources de son langage à convaincre les hommes de leur absolue détresse ? Dans celui qui craint que sa prose n'irrite ou n'ennuie, et n'espère que dans le silence : « Il

vaut mieux ne rien dire » ; ou dans la dure persuasion par un discours concerté qui dispose du lecteur comme s'il faisait partie de lui-même ? Ce n'est pas sans risques qu'on ouvre Pascal, mais est-ce celui de s'y perdre ou de s'y trouver ? « Je ne souffrirai pas qu'il repose », dit-il de l'homme divertì, et aussi du lecteur, qu'il objurgue ou menace, démasque et inquiète. Il nous laisse une algèbre des sentiments (les *Pensées*), une géométrie des passions (les *Provinciales*), une arithmétique de la foi (*Écrits sur la grâce*). Et aussi quelques lettres où il brûle de se faire entendre d'un Dieu caché, renonce aux liens, et plein de tristesse, regarde les hommes tomber. Ces jeux entre science et foi, cette suite de masques aussi vrais les uns que les autres ont de quoi nous troubler. Nous aimons les images unies, et comme le fait dire Proust à un personnage : « Pascal est troublant parce qu'il est troublé. » Par quoi ? Le côté joueur qui se sait joué, le besoin de calculer l'incalculable. C'est d'ailleurs ce que lui reproche Proust dans une lettre de 1911 : « Je sais bien qu'il y a le pari de Pascal, mais enfin cet Infini gagnant et cet Infini placé me choquent étrangement. » Proust n'a pas tort : le fameux pari est-il autre chose qu'un calcul de probabilités théologique, une mise sur l'au-delà ? Quelle audace, quelle impiété, en effet, de prouver Dieu en le rendant simplement probable et de s'en remettre à la géométrie du hasard et à la règle des partis, comme il appelle le calcul des probabilités.

« Pascal, fou sublime, né en un siècle trop tôt », dit Voltaire, qui a tort de l'enfermer dans son trouble et de le réduire à son *éloquence fanatique* :

« Hélas, encore ! hélas ! Pascal, on voit bien que vous êtes malade. Mon grand homme, êtes-vous fou ? » Mais il n'a pas tout à fait tort. Il ignore seulement que de sa maladie, de sa folie, Pascal fit bon usage : il écrivit ses troubles, ses vertiges, ses angoisses, et laissa dans une œuvre capitale la trace de son génie. « Effrayant génie », dit Chateaubriand. « Génie effrayé », corrige Paul Valéry. Pascal est l'un et l'autre.

Sous ses irréductibles contradictions, n'y a-t-il pas au fond qu'un seul Pascal, l'écrivain ? Un écrivain qui n'a qu'indifférence ou mépris pour les pures qualités littéraires, et se moque de la littérature comme l'éloquence se moque de l'éloquence et le philosophe de la philosophie. George Sand l'a compris mieux qu'eux, qui admirait avant tout non la pensée des *Pensées* mais leur style : « Quelle manière de dire, hein ?, écrit-elle à Flaubert, comme la langue fléchit, se façonne, s'assouplit et se condense sous cette patte grandiose. » Au centre, un unique creuset de métal précieux d'où sortent ses armes de discours comme ses pensées intimes : son style. Par cette prose tendue, d'une beauté à faire mal, il est d'abord le plus grand écrivain de la langue française. Cruel est son détachement du monde, mais artiste son écriture. Mais il ne peut reconnaître ce dédoublement, cet *embrouillement* de l'être. Jusque dans la théologie et la géométrie, il veut que l'homme et l'auteur s'effacent l'un l'autre, et ne laissent, désincarnée et silencieuse, que la figure du croyant. Pascal contre Pascal. Il ne pouvait qu'être vaincu dans ce combat. Il n'a pas, comme Montaigne, « le sot projet de se

peindre », mais nombre de textes pascaliens révèlent leur auteur. Dans ses écrits parfois bâtis et brodés avec un grand art de la parure et du paraître, parfois déchirés ou décousus comme le vêtement d'un pauvre et cachant mal la nudité de l'être, l'homme Pascal se raconte. Comment ne pas entendre sa voix sous les paroles prêtées à l'homme en général et à sa misère d'être né – c'est-à-dire de devoir mourir –, la voix de l'enfant qui a perdu sa mère, née Antoinette Bégon, quand il avait trois ans ? « Je ne sais pas qui m'a mis au monde », écrit-il. Ailleurs : « comme un enfant tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne le veut point abandonner, ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs ». « Si ma mère eût été tuée », écrit-il encore. Et le mot *tombe*, qui revient si souvent, jusque, de façon impropre ou étrange, pour décrire les fleuves de Babylone, n'est-il pas un écho à cette parole de son père qu'il a pu entendre en 1626, du temps où ils habitaient encore rue des Gras, à Clermont en Auvergne, quand Étienne Pascal suivit le cercueil de sa femme, de l'église Saint-Pierre au cimetière voisin, sa dernière demeure : *la tombe de votre mère* ? De pensées en traités, sans le vouloir, sans le savoir, Pascal écrit Blaise, l'enfant abandonné par une mère morte, l'homme « égaré et tombé de son vrai lieu sans le pouvoir retrouver », le mystique sans corps ni désirs autres que de se mortifier. Sa folie, ses phobies, son rapport aux femmes, sa peur d'elles, son amour jaloux pour sa sœur Jacqueline, écartelée elle aussi entre le service de Dieu et le monde où elle brillait

– on peut lire d'elle quelques poèmes et des *Stances contre l'amour* écrites en 1640 sous les encouragements de Corneille – et dont il déplore la réclusion volontaire à l'abbaye de Port-Royal en 1651. Sans céder à une approche de psychobiographie littéraire, comment ne pas rapprocher cette pensée de Pascal : « celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non, car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus », de l'épisode de jeunesse, en septembre 1638, lorsqu'il vit Jacqueline frappée par la petite vérole, atteinte au visage et défigurée ? Comment ne pas percevoir, sous les pensées qui méprisent le corps et sa souillure, son amour de la pureté jusqu'à ne pouvoir souffrir qu'on louât devant les gens la beauté d'une femme ? Même Jacqueline, la pieuse sœur de Sainte-Euphémie, s'en étonnait, et l'autre sœur, Gilberte, se désolait de l'entendre la tancer lorsqu'elle se laissait caresser par ses enfants. Dans ses opuscules et les *Pensées* se lit entre les lignes sa peur d'être séduit, détourné, diverti, séparé de Dieu qu'il aurait abandonné s'il avait cédé à la tentation d'être aimé par un être de chair. Dans la onzième *Provinciale*, il abomine l'impudique séduction d'un jésuite qui, pour consoler une dame qui rougissait souvent, lui montrait des choses rouges dignes d'estime comme les roses, les grenades, la bouche, la langue, les anges vêtus de pourpre. Le corps, voilà l'ennemi haïssable, plus que le moi. La *Prière pour le bon usage des maladies* (1660) est un aveu : « J'ai mal usé de ma santé [...]. Le monde est encore l'objet de mes délices. » Pascal, nous rapporte Gilberte,

portait une ceinture de fer pleine de pointes et la mettait à nu sur sa chair quand il se sentait enclin aux plaisirs, même celui de la conversation. Alors, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres. « Il s'était comme incorporé cet ennemi volontaire [se donnant ainsi] le moyen d'une victoire assurée », conclut la sœur. Quelle constance dans le combat contre soi ! Partout, sans trêve, Pascal déplore d'avoir un corps, ce corps qui aggrave et abaisse vers la terre. Deux mots qu'il ne peut ni séparer ni joindre : désir et plaisir. Comme si son seul désir était de ne pas connaître de plaisir. Et son seul plaisir, de sans fin désirer.

Sauf dans l'écriture. Écrire, serait-ce le seul moyen d'expié le péché d'avoir un corps, et d'en recevoir tourments et délices ? « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. » On pourrait lire cette phrase des *Pensées* comme une confession de la misère de l'homme sans l'écriture : Pascal n'est pas sans écrire. Rien ne lui est si insupportable que d'être sans cette passion, cette affaire, ce divertissement, cette application. Avant d'écrire, il se mettait à genoux et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât à cette bassesse. L'humiliation l'inspirait. Rite propitiatoire, évitement de l'orgueil de se vouloir auteur ; sédation de l'angoisse d'être ?

Faire de la littérature, serait-ce s'abandonner à quelque chose de mal, se livrer à un divertissement moins scandaleux que le jeu ou les femmes, mais à quoi il faudrait tout autant renoncer ? Le style de Pascal ? Une écriture pauvre, venue de loin, d'en bas, ou bien d'en haut, très haut, on ne sait. Refusée un peu, comme ce corps dont il voudrait se passer pour vivre, mais dont la mort seule le délivrera, car la littérature reste quoiqu'on en ait une affaire de corps. Sa grande affaire fut celle de tout écrivain : il se livrait sans réserve à la langue, s'interrogeant sur les rapports entre elle et le corps qu'elle cache et qu'elle anime, qui la sous-tend ou l'entrave, la pousse à dire et la fait taire. S'il n'écrivait pas, sortiraient du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse. Écrire, tout est là. C'est là qu'il rejoint, insaisissable ailleurs, « le peu que nous avons d'être », mais, là comme ailleurs, il le sent fuir sous les mots. Les écrivains sont gens étranges. Quand l'homme ordinaire, celui qu'ils sont dans la vie courante et dont ils portent le nom, ne cesse de boucher avec son corps les trous autour des mots, l'auteur, lui, cherche à refermer avec des mots les trous de son corps. Des mots écrits. Pascal nous montre que pour penser, il faut parfois cesser de savoir et de croire. Et qu'on ne sait ce qu'on pense qu'après l'avoir écrit. « Nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine », écrit-il. Puis, il se reprend, barre ces lignes et se demande au long des pages si quelque chose d'autre que penser et écrire ses pensées vaut la peine de vivre. Comme l'a bien vu Nietzsche, la tristesse de Pascal est « la tristesse des forts », de